

LE GÉNÉRAL.

Etc., etc. Nous connaissons ça, mon ami. Je ne suis pas né d'hier, j'ai été marié aussi, moi ! une femme adorable, douce, bonne ! Quel démon, sapristi ! Si j'avais pu me démarier un an après, j'aurais sauté pardessus mon clocher dans ma joie.

MOUTIER, *vivement*.

J'espère, mon général, que vous n'avez pas d'Elfy l'opinion ?

LE GÉNÉRAL, *riant*.

Non, parbleu ! Un ange, mon ami, un ange.

Moutier ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher ;

L'air heureux du général et sa face bouffie et marbrée lui ôtèrent toute pensée d'irritation, et il se borna à dire gaiement :

« Vous nous rêverez dans dix ans, mon général, et vous nous retrouverez aussi heureux que nous le sommes aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL, *avec émotion*.

Que Dieu vous entende, mon brave Moutier ! Le fait est que la petite est vraiment charmante et qu'elle a une physionomie on ne peut plus agréable. Je crois comme vous que vous serez heureux ; quant à elle, je réponds de son bonheur ; oui, j'en réponds ; car, depuis plusieurs mois que nous sommes ensemble..... »

Le général n'acheva pas, et serra fortement la main de Moutier. Madame Blidot entra à ce moment, suivie d'Elfy et des enfants. Moutier courut à madame Blidot et l'embrassa affectueusement.

MOUTIER.

Pardon, ma chère, mon excellente amie, de m'être emparé d'Elfy sans attendre votre consentement. C'est le général qui a brusqué la chose !

MADAME BLIDOT.

J'espérais ce dénoûment pour le bonheur d'Elfy. Dès votre premier séjour, j'ai bien vu que vous vous conveniez tous les

deux ; votre seconde, votre troisième visite et vos lettres ont entretenu mon idée ; vous y parliez toujours d'Elfy ; quand vous êtes revenu, les choses se sont prononcées, et l'équipée d'Elfy, lorsqu'elle vous a cru en danger, disait clairement l'affection qu'elle a pour vous. Vous ne pouviez pas vous y tromper.

MOUTIER.

Aussi, ne m'y suis-je pas trompé, ma chère sœur, et c'est ce qui m'a donné le courage d'expliquer comme quoi j'y pensais, mais que j'étais arrêté par mon manque de fortune ; mon bon général y a largement pourvu. Et me voici bientôt votre heureux frère, dit-il en embrassant encore madame Blidot ; et votre très heureux mari et serviteur, ajouta-t-il en se tournant vers Elfy.

— Mon bon ami, mon bon ami, s'écria Jacques à son tour, je suis content, je suis heureux ! Vous garderez votre belle chambre et vous resterez toujours avec nous ! Et ma tante Elfy ne sera plus triste ! Elle pleurerait, ce matin, je l'ai bien vue !

— Chut, chut, petit bavard ! dit Elfy en l'embrassant, ne dis pas mes secrets.

JACQUES.

Je peux bien les dire à mon bon ami, puisqu'il est aussi le vôtre.

LE GÉNÉRAL.

Ah ça ! déjeunerons-nous enfin ? Je meurs de faim, moi ! Vous oubliez tous que j'ai été deux jours au pain et à l'eau, et que l'estomac me tiraille que je n'y tiens pas.

MADAME BLIDOT.

Le voici tout prêt. Mettez vous à table, général.

« Pardon, Elfy, c'est moi qui sert à partir d'aujourd'hui, dit Moutier en enlevant le plateau des mains d'Elfy, vous m'en avez donné le droit.

— Faites comme vous voudrez, puisque vous êtes le maître, répondit Elfy en riant.

— Le maître-serviteur, reprit Moutier.